



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Chanter l'indicible : la Shoah dans la chanson française

Yannik van Praag

Mémoire d'Auschwitz ASBL

Mai 2025

Si l'on demande à quelqu'un de citer une chanson française évoquant la Shoah, il y a fort à parier qu'il réponde *Nuit et Brouillard* (1963) de Jean Ferrat ou *Comme toi* (1982) de Jean-Jacques Goldman. Deux titres qui ont marqué leur époque, chacun à sa manière. Nous y reviendrons. Dans la chanson, comme dans la société dans son ensemble, il a fallu des décennies, pour que le génocide apparaisse dans sa singularité. Rarement abordé de front, le sujet est pourtant présent dès l'immédiat après-guerre. Mais il s'agit d'exceptions discrètes et allusives. Peu d'artistes s'y sont risqués ; ceux qui l'ont fait étaient souvent directement concernés, exprimant la douleur avec une extrême pudeur.

Parmi les rares voix qui se font entendre dans l'immédiat après-guerre, retenons celle de Renée Lebas (1917-2009). Une artiste aujourd'hui tombée dans l'oubli, mais qui a pourtant connu une belle et longue carrière. Née à Paris de parents juifs roumains (tailleur et couturière), elle perd son père et sa sœur cadette dans la rafle du Vél'd'Hiv en juillet 1942 ; tous deux seront déportés et assassinés à Auschwitz. Elle-même fuit Paris pour se réfugier à Nice, en « zone libre », puis en Suisse, à Lausanne, avec l'aide de son ami, l'écrivain Francis Carco. Elle y reste jusqu'à la fin de la guerre, chantant chaque semaine sur les ondes de la Radio suisse romande, y compris des chants antinazis.

À la Libération, elle fait partie des voix qui comptent : elle interprète Ferré, Aznavour, Vian, etc. Elle introduit aussi dans son répertoire des airs d'inspiration ashkénaze, comme dans *Mammy* (1947) ou *Tire l'aiguille, ma fille !* (1952). En 1946, elle chante *Garde l'espérance*, sur le thème de l'*Hatikva*, avant qu'il ne devienne l'hymne national d'Israël. Difficile de ne pas percevoir dans celle-ci l'ombre de la Shoah : *Garde l'espérance, un autre temps viendra / Ta souffrance, demain finira / Garde l'espérance, ne crains jamais le sort / En silence, résiste et sois fort.*

C'est cependant dix ans plus tard, avec *La Fontaine endormie* (1956)¹ que la Shoah devient pour la première fois le thème central d'une chanson, même si c'est encore de manière largement métaphorique, évoquant avant tout l'absence et la mémoire d'un passé révolu. *Si jamais tu te promènes un jour / Dans les rues de Varsovie / Tu pourrais peut-être faire un tour / Du côté de mes amours / Tu verras tout au fond d'une cour / Près d'un mur où s'arrête ma vie / Une fontaine endormie / Endormie pour toujours.*

¹ La chanson est d'Eddie Marnay (paroles) et Emil Stern (musique) qui ont passé la guerre dans la clandestinité, et écriront de nombreuses chansons pour Renée Lebas.

Avant de continuer ce tour d'horizon, arrêtons-nous un instant sur *Monsieur Tout-Blanc*, chanson écrite et interprétée en 1949 par Léo Ferré (1916-1993). Celui-ci, alors jeune trentenaire et encore largement méconnu, s'en prend au pape Pie XII et à son silence pendant la guerre. Bien que le texte soit allusif et parfois énigmatique, il sera interdit par le Comité d'écoute de la radiodiffusion française. Sa critique du conformisme et de l'autorité morale du pape ne passe pas. *Monsieur Tout-Blanc / L'oiseau blessé que chaque jour / Vous consommez / Était d'une race maudite / Monsieur Tout-Blanc / Entre nous dites / Rappelez-vous / Y a pas longtemps / Vous vous taisiez*. Le silence évoqué concerne clairement les persécutions contre les Juifs. Contrairement à la plupart des autres artistes dont il sera question ici, Léo Ferré n'a manifestement pas subi de traumatisme personnel durant l'Occupation, il n'a pas été victime de persécutions raciales ou politiques. Ses motivations sont avant tout politiques et anticléricales, à une époque où la controverse sur le silence du pape face à la Shoah faisait déjà des vagues.

Chez Jean Ferrat (1930-2010), le traumatisme de la guerre fut profond : son père Mnacha Tenenbaum, immigré juif russe, est déporté et assassiné à Auschwitz en 1942. Dès lors, sa mère, ses frères et sœurs vivront en partie cachés, entre Versailles et le sud-ouest de la France, aidés par des réseaux de solidarité. Il n'y a cependant pas d'évocation autobiographique dans sa chanson *Nuit et brouillard* (1963), qui deviendra vite un véritable hymne en souvenir de la déportation. *Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers / Nus et maigres, tremblants, dans ces wagons plombés / Qui déchiraient la nuit de leurs ongles battants / Ils étaient des milliers, ils étaient vingt et cent / Ils se croyaient des hommes, n'étaient plus que des nombres / Depuis longtemps leurs dés avaient été jetés / Dès que la main retombe il ne reste qu'une ombre / Ils ne devaient jamais plus revoir un été*. Lors de sa sortie, Robert Bordaz, le directeur de la Radiodiffusion-télévision française (RTF), sous la pression de l'Élysée, déconseille fortement la diffusion de la chanson sur la radio et à la télévision. Il ne fallait pas gâcher le climat de la réconciliation franco-allemande. *Nuit et brouillard* connaît pourtant un incroyable succès et contribue à raviver la mémoire des déportations, et les questionnements sur le rôle de l'État français dans celles-ci. L'hymne a une vocation universelle – *Ils s'appelaient Jean-Pierre, Natacha ou Samuel / Certains priaient Jésus, Jéhovah ou Vichnou / D'autres ne priaient pas, mais qu'importe le ciel / Ils voulaient simplement ne plus vivre à genoux* – ; trop universelle ? Ce sera le sens d'une polémique lancée en 2005 par la publication d'une interview de Meïr Weintrater dans le mensuel *Nouvelles d'Arménie Magazine* sur le thème de la mémoire. Le rédacteur en chef de *L'Arche*, journal emblématique du judaïsme français, pointait le fait que les victimes du nazisme étaient mêlées sans distinction, et qu'aujourd'hui la chanson pourrait être accusée de « négationnisme implicite », parce qu'elle gommait l'identité juive des victimes. S'en suivit une controverse, une lettre ouverte acerbe de Jean Ferrat, une réponse de Meïr Weintrater, précisant qu'il n'accusait pas Ferrat d'antisémitisme, mais maintenait sa réflexion sur l'évolution de la réception du génocide, et sur le fait que la chanson était le reflet d'une époque où la singularité du judéocide était niée dans l'ensemble de la société. Mais, si la perception de la Shoah a radicalement changé en 40 ans, la force symbolique de la chanson n'a pas trop souffert de la polémique, preuve en est son interprétation par un chœur d'enfants et d'adolescents lors de la cérémonie d'entrée au Panthéon de Simone Veil en 2018.

La mémoire de l'Occupation dans les chansons de Barbara (1930-1997) est subtile et profondément personnelle. On retrouve dans quelques-uns de ses textes l'expression de ce passé et de son vécu d'enfant caché pendant la guerre. Dans *Göttingen* (1964), écrite après un concert dans cette ville, elle n'énonce rien frontalement, mais c'est de ce passé récent dont il question, et d'une réconciliation pleine d'humanité qui paraissait encore impossible si peu de temps auparavant. Les vers *Ô faites que jamais ne revienne / Le temps du sang et de la haine / Car il y a des gens que j'aime / À Göttingen, à Göttingen* cherchent à transcender les blessures du passé. Dans *Mon enfance* (1968), l'évocation est plus intime. Barbara y décrit un arrêt impromptu en 1967 à Saint-Marcellin (Isère), village où sa famille fut cachée un moment pendant l'Occupation. Les images y sont émouvantes, comme la strophe finale *Pourquoi suis-je donc revenue et seule au détour de ces rues / J'ai froid, j'ai peur, le soir se penche / Pourquoi suis-je venue ici, où mon passé me crucifie ?* Ses chansons, par leur retenue, contrastent avec *Nuit et Brouillard* de Ferrat, mais touchent, elles aussi, à quelque chose d'universel.

À l'instar des chansons de Barbara, *Rue des Rosiers* (1967) se distingue par sa sobriété et son apparente simplicité. Enregistrée en 1967 par Pia Colombo (1930-1986), sur un texte de Silvain Reiner (1921-2001) et une musique de Joël Holmès (1928-2009), la chanson confronte le passé et l'intimité d'une rue avec la grande Histoire. Située au cœur du Marais, la rue des Rosiers est marquée par la vie juive parisienne depuis le Moyen Âge. Un lieu de culture vivante, brisée par les rafles et les déportations. Le texte évoque l'absence des disparus, ceux arrêtés lors de la rafle du Vél'd'Hiv en 1942. *Quand vient le grand matin / Il n'y a pas de tocsin / On frappe à votre porte / Dans la rue des camions / Serrés comme des lampions / Les étoiles se portent.* C'est l'une des rares chansons françaises à parler de celle-ci. Silvain Reiner (1921-2001) et Joël Holmès, tous deux rescapés de la Shoah, ont perdu leurs familles à Auschwitz après leur arrestation en 1942. Le premier racontera des décennies plus tard l'étonnant contexte de la création de cette chanson, et comment elle s'est retrouvée un peu par hasard interprétée par Pia Colombo, chanteuse engagée de la rive gauche².

Maurice Fanon (1929-1991), autre figure de la chanson engagée de ces années – qui fut un moment le compagnon de Pia Colombo –, compose et interprète *La petite juive* en 1965. Une chanson tombée dans l'oubli, mais qui elle aussi évoque la Shoah. *Et je me souviens, la petite juive / On lui a dit viens / Elle était jolie / Elle a fait sa valise / Un baiser de la main / Elle s'appelait Lise / Il n'en reste rien.* Dans le Paris des années 1960, la Shoah émerge donc discrètement³.

² Entretien avec Silvain Reiner paru dans *Je Chante* en 1992 : <https://www.jechantemagazine.net/single-post/2017/05/10/entretien-avec-silvain-reiner-l-auteur-de-la-chanson-la-rue-des-rosiers>, consulté le 9 mai 2025.

³ Citons encore pour cette période *Petit Simon* (1968) d'Hugues Aufray et ses vers *Les étoiles ne sont pas toujours belles / Elles ne portent pas toujours bonheur / Les étoiles ne sont pas toujours belles / Quand on les accroche sur le cœur.*

Une décennie plus tard, les biais qu'utilise Serge Gainsbourg (1928-1991) sont radicalement différents : l'ironie et le sarcasme. Fils d'immigrés juifs russes arrivés en France en 1921, cachés et échappant à plusieurs rafles pendant la guerre, Gainsbourg joue avec les codes de la culture rock-pop pour désacraliser le nazisme. Son album-concept *Rock Around The Bunker* (1975) compte dix chansons qui lui sont entièrement consacrées. Fidèle à son goût pour la provocation et l'humour noir, Gainsbourg défie les tabous. Dans *Yellow Star*, il évoque son expérience d'enfant portant l'étoile jaune : *J'ai gagné la yellow star / Et sur cette yellow star / Inscrit sur fond jaune vif / Y'a un curieux hiéroglyphe [...] J'ai gagné la yellow star / Et sur cette yellow star / Y'a peut-être marqué shérif / Ou marshall ou big chief*. Dans *SS in Uruguay* il aborde avec sarcasme la fuite de nazis en Amérique du Sud et leur impunité. *Sous un chapeau de paille / J'siffle un jus de papaye Avec paille / S.S. in Uruguay / Sous le soleil duraille / Les souvenirs m'assaillent / Aïe aïe aïe / Il y a des couillonnes / Qui parlent d'extraditionne / Mais pour moi pas questionne / De payer l'additionne*.

L'album aura un impact limité, tant médiatiquement que commercialement, et demeure aujourd'hui l'un des moins connus de Gainsbourg. Celui qui a toujours eu un goût prononcé pour les scandales ne récolte ici que l'indifférence. Un bide, dont on ne connaît pas les raisons profondes. Question de tabou ? Désintérêt pour le sujet ? Ou est-ce lié aux formes musicales employées ? Le climat artistique et politique post-68 était largement marqué par les transgressions (Coluche, *Hara Kiri*, *Charlie Hebdo*, films de Jean Yanne, etc.) et peu de sujets étaient épargnés. Les raisons de l'échec ne sont probablement pas à chercher de ce côté-là⁴.

Comme nous le disions en introduction, la chanson *Comme toi* (1982) de Jean-Jacques Goldman a pris une place importante dans la mémoire de la Shoah en France. Le texte décrit une fillette aux aspirations ordinaires – l'école, les chansons, les rêves – dont la vie bascule sans que la chanson ne nomme explicitement les circonstances. Comme dans plusieurs exemples ci-dessus, l'ellipse permet l'évocation en évitant le pathos, et renforce la portée universelle du propos. L'essentiel est amené de manière indirecte, mais avec une grande efficacité. Le refrain « comme toi » crée un effet de miroir entre l'auditeur et la victime, et permet un mécanisme d'identification.

Ici encore, l'histoire personnelle de l'artiste a un lien direct avec l'Occupation. Né à Paris en 1951, Jean-Jacques Goldman est le fils d'immigrés juifs profondément marqués par l'exil et la guerre. Sa mère, Ruth Ambrunn, née à Munich, a fui l'Allemagne nazie dans les années 1930 ; son père, Alter Mojsze Goldman, né à Lublin (Pologne) et immigré en France dans les années 1920, fut résistant et militant communiste. Cette mémoire familiale a nourri une grande partie de ses chansons. *Comme toi* fut un énorme succès (disque d'or en 1983) et sensibilisa un large public à la Shoah, sans recourir aux codes traditionnels de la chanson engagée. Comme l'a souligné l'historien Ivan Jablonka, elle y parvient sans recourir aux mots « juifs », « guerre » ou « nazis »⁵.

⁴ Le contraste avec les réactions à *Aux armes et cætera* (1979), une reprise de *La Marseillaise* sur un air de reggae, est frappant : un scandale national... et un disque de platine.

⁵ Ivan Jablonka, *Un garçon comme vous et moi*, Paris, Seuil, 2021, p. 221-222.

La présence de la Shoah dans la chanson suit la sortie progressive du silence dans le reste de la société. Sans passer en revue l'ensemble des mentions depuis les années 1980⁶, arrêtons-nous encore sur deux artistes aux langages artistiques radicalement différents : Catherine Ringer (des Rita Mitsouko) et Charles Aznavour.

Le père de Catherine Ringer, Sam Ringer (1918-1986) est né près de Cracovie et a grandi à *Oświęcim* (Auschwitz en allemand), le village à proximité du camp d'Auschwitz. En 1940, il est forcé de travailler à la construction de celui-ci, puis déporté dans plusieurs autres camps tout au long de la guerre. En 1946, il quitte la Pologne et arrive en France en 1947.

Deux chansons des Rita Mitsouko rappellent ce passé : *Le petit train* (1988) et *C'était un homme* (2000). La première adopte une approche métaphorique et collective, dont les paroles contrastent brutalement avec une mélodie légère et enjouée *Le petit train / Dans la campagne / Et les enfants / Du petit train / Dans la montagne / Les grands-parents / Et petit train / Conduis-les aux flammes* ; la seconde est un hommage personnel de Catherine Ringer à son père : *Près d'Auschwitz / Mon père grandissait / C'était un juif polonais / Aux Beaux-Arts à Cracovie / Il rêve de Paris / Et puis la guerre l'a surpris / Ils l'ont pris à 19 ans / Il fit pendant ces cinq ans / Neuf camps différents*. Le titre de la chanson fait bien entendu allusion à *Si c'est un homme* de Primo Levi.

Le style exubérant des Rita Mitsouko, jouant avec les limites de l'absurde, donne une teinte particulière et très personnelle aux sujets les plus graves. On se souvient de leur tube *Marcia Baila*, en hommage à leur amie morte d'un cancer foudroyant, moins de ces deux chansons-ci.

Charles Aznavour (1924-2018) a plusieurs fois abordé le génocide des Arméniens dans ses chansons, comme dans *Ils sont tombés*, enregistrée soixante ans, précisément, après la rafle des intellectuels arméniens à Constantinople le 24 avril 1915. À la première écoute, on pourrait penser que *J'ai connu* (2011) lui est aussi consacré : *J'ai connu les chaînes / J'ai connu les plaies / J'ai connu la haine / J'ai connu le fouet*. C'est pourtant de la Shoah dont il est question. Il expliquera avoir mis du temps avant de l'écrire : « Ça prend du temps pour que ça mûrisse. Pour certaines, j'ai mis dix ans. Quand j'ai écrit sur la Shoah, il fallait trouver la phrase qui n'a rien à voir avec la Shoah, mais qui dit tout : "Ce que l'homme fait à l'homme, l'animal ne le fait pas." La phrase est trouvée, la chanson est écrite. »⁷

Le lien très personnel qui relie Charles Aznavour à la Shoah n'a été révélé que récemment : pendant la Seconde Guerre mondiale, sa famille a courageusement caché des Juifs et des résistants – dont le couple de résistants communistes d'origine arménienne, Mélinée et Missak Manouchian – dans leur modeste appartement parisien. Cet engagement a été révélé en 2016 par un livre de l'historien israélien Yaïr Auron⁸. En 2017, Charles et sa sœur Aïda ont reçu la médaille Raoul Wallenberg en Israël pour ces actes héroïques⁹.

⁶ Mentionnons *Anne, ma sœur Anne* (Louis Chédid, 1985), *La Rafle du Vél'd'Hiv* (Gilbert Bécaud, Annie Cordy, 1987), *Souviens-toi du jour* (Mylène Farmer, 1999), *Le p'tit grenier* (Anne Sylvestre, 2003).

⁷ <https://www.ouest-france.fr/culture/musiques/charles-aznavour-la-jeunesse-n-est-pas-une-question-de-rides-5478376>, consulté le 8 mai 2025.

⁸ Yaïr Auron [préface de Charles Aznavour], *Sauveurs et combattants. La famille Aznavour et l'Affiche rouge : compassion et héroïsme à Paris sous l'Occupation*, Sartrouville, Sigest, 2016.

⁹ https://www.raoulwallenberg.net/wp-content/files_mf/1509641340pressbookAznavour.pdf

Conclusion

Il a fallu du temps pour que la Shoah intègre le répertoire de la chanson française, à l'image du lent processus de reconnaissance mémorielle dans la société. Les artistes qui s'y sont risqués sont presque tous directement concernés : victimes, enfants cachés, enfants de survivants. De manière générale, davantage que la réalité du crime, c'est l'absence qui est le plus souvent exprimée. Le crime est rarement nommé. À travers des registres variés – de la solennité de Ferrat à l'ironie de Gainsbourg, de la pudeur de Barbara à l'étrangeté des Rita Mitsouko –, les échos de cette tragédie ont peu à peu résonné dans la culture populaire. Chaque artiste, selon son histoire et son style, a contribué à la lente émergence d'une mémoire restée longtemps muette.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.